

bien voulu faire scintiller dans ce bas monde un si brillant rayon de sa toute puissance, que nous célébrions de notre mieux la naissance de ce grand homme.

Cette démonstration ne sera pas d'ailleurs inutile au pays : qui sait si elle ne fera pas germer des talents jusqu'ici ignorés, si elle ne fera point sortir de son obscurité quelque génie inconnu semblable au diamant qui, enfoui dans les entrailles de la terre, attend qu'une main industrielle aille l'enlever pour le faire briller aux yeux du monde ?

L'Angleterre a eu ses Milton, ses Shakespeare, et ses Dryden, l'Ecosse, ses Burns, ses Scott et ses Campbell, l'Irlande, ses Goldsmith, ses Moore, et dussé-je blesser la modestie d'un de nos orateurs, ses Metcæ (vifs applaudissements), l'Allemagne, ses Lessing, ses Goethe et ses Schiller, la France, ses Corneille, ses Racine et ses Molière, et pourquoi le Canada, où se rencontrent des descendants de toutes ces grandes nations, pourquoi le Canada n'aurait-il pas aussi ses poètes et ses grands hommes ?

Des réunions comme celle-ci ont dans tous les cas l'avantage d'appeler l'attention des masses sur les travaux de l'esprit et de contribuer à populariser les œuvres des grands écrivains dont on célèbre ainsi la mémoire.

Quant à Shakespeare lui-même et à ses œuvres et à leur influence sur l'esprit humain, si même j'en avais la capacité, ce ne serait pas encore ma mission de vous en parler au long ce soir ; mais je paraîtrais tout à fait étranger à l'enthousiasme et aux sentiments qui doivent faire battre le cœur de tout véritable anglais, dans un pareil jour, si je ne vous en disais au moins quelque chose.

Shakespeare est le grand poète de l'art et de la nature, ou plutôt c'est l'art lui-même, l'art surnaturel et divin qui présente à la nature un miroir fidèle, mais orné de toutes les séductions qu'il lui prête. Quant à l'influence de son théâtre, j'oserai dire que les grandes vérités morales qu'il a revêtues d'un langage que lui seul savait parler, ont contribué puissamment à la culture de nos intelligences.

Il peint la vertu comme la robe d'innocence toujours blanche comme la neige, et le vice sous une forme si hideuse et si affreuse, si diabolique et si peu naturelle, que l'on se refuse à croire, ce qui n'est cependant que trop vrai, qu'à la longue (comme il le dit lui-même) un tel monstre puisse « se faire endurer, plaindre et même caresser. »

Les doctrines de Shakespeare n'ont pas été sans influence non plus sur le développement social, et il n'est presque point d'incident dans les rapports que les hommes ont entre eux qui n'ait reçu de lui une forme et une expression convenables. Quel vaste champ l'influence de son théâtre n'a-t-elle pas trouvé dans notre monde politique ! Ses drames historiques (et presque toutes ses pièces sont historiques) ont exercé le plus heureux ascendant sur les monarques et les hommes d'état. Son drame d'Henri VI suffirait pour établir ce que je viens d'avancer. Le Prince de Galles, qui figure dans cette pièce, quoiqu'il fut d'une bonne et généreuse nature, n'était qu'un mauvais sujet comparé au noble jeune homme d'aujourd'hui, que les leçons de son illustre père, ceux de notre noble et vertueuse Reine, et disons-le aussi, les écrits de notre illustre poète ont si bien préparé pour le grand rôle qu'il devra remplir. A part cet exemple, les cours du continent, les hommes publics de l'Europe entière, ceux même de l'Amérique, qui aujourd'hui connaissent tous notre grand écrivain, lui doivent comme nous un tribut de reconnaissance. Car, maintenant, Shakespeare n'est pas seulement compris de ceux qui parlent la langue anglaise ; il a été traduit en français et en allemand, et je ne sais pas même s'il n'est pas plus étudié sinon mieux apprécié en France et en Allemagne qu'en Angleterre. Comme preuve de la propagande que fait Shakespeare pour notre langue trois siècles après sa mort, je citerai l'exemple de Kossuth qui a avoué que la connaissance intime qu'il avait de l'anglais lui venait de l'étude et de la lecture de notre grand poète. Quiconque a lu les discours prononcés aux Etats-Unis par le patriote hongrois a dû être frappé de l'énergie et de la puissance avec lesquelles il se servait de notre langue.

Je vous remercie de l'attention que vous avez bien voulu m'accorder et je vous prie de pardonner à mes humbles efforts qui ne sont pour bien dire que le prélude de ceux des deux orateurs, MM. Chauveau et McGee, qui, l'un en français et l'autre en anglais, ne manqueront point de rendre toute justice au génie et à la mémoire de l'homme qu'on a proclamé à bon droit le poète de tous les temps et de tous les siècles : *Shakespeare, the world's poet !*

#### DISCOURS DE M. CHAUVEAU.

M. le Président,

En plaçant un discours français dans leur programme, les ordonnateurs de cette fête ont voulu lui donner un caractère qui correspondit à la fois à la renommée de Shakespeare et à la condition de notre société. La littérature est, en effet, un lien qui unit les peuples les uns aux autres, tout comme le commerce, et, dans un ordre de choses plus élevé, c'est l'échange des produits purement intellectuels ; l'autre n'est que l'échange des produits matériels développés, il est vrai, par l'intelligente industrie de l'homme.

Ce siècle, qui a vu les dernières scènes d'une lutte héroïque entre la France et l'Angleterre, a vu aussi, pour la première fois depuis les Croisades, dans une série d'expéditions militaires en Crimée et sur les plages de l'extrême Orient, leurs drapeaux flotter unis ; il a vu, pour la première fois, s'abaïsser les barrières du commerce des deux côtés de la Manche, et un traité presque de libre échange promulgué par le neveu de celui qui avait proclamé le blocus continental ; il a vu, enfin, l'influence de la littérature anglaise s'étendre sur la France, comme, au 17<sup>e</sup> siècle et au 18<sup>e</sup>, celle de la France avait envahi la patrie de Shakespeare.

Cependant, l'atmosphère politique de l'Europe est peut-être en ce moment aux mauvais cieux pour le tableau que je viens d'esquisser ; le monde est aux défiances, aux négociations inutiles, aux guerres plus inutiles encore, et Dieu seul sait ce que l'avenir réserve de jours mauvais à notre ancienne et à notre nouvelle mère-patrie !

Mais cette fraternité qui, là-bas, n'est qu'un heureux accident, une trêve de Dieu pour la paix du monde, elle est ici pour les deux races une condition essentielle d'existence. La France et l'Angleterre, après plus d'un siècle de combats, nous ont laissés en présence les uns des autres, mêlés les uns aux autres comme les glorieux débris dont elles avaient jonché notre sol ; et, cependant, quoique nous ne puissions point, par la force des choses, faire autrement que de partager une commune destinée, vivre d'une même vie, jouer ensemble de toute la plénitude des droits que donne à chaque citoyen la constitution britannique, après plus d'un siècle, nous sommes encore, à certains égards, plus étrangers, plus inconnus les uns aux autres que les habitants des bords de la Seine et de la Tamise. Si un livre remarquable parait à Londres, il est de suite traduit en français ; si une pièce de théâtre fait sensation à Paris, elle est aussitôt adaptée au théâtre anglais. N'est-il pas vrai qu'il en est tout autrement en Canada ?... que le mouvement littéraire français et le mouvement littéraire anglais sont presque complètement isolés, signorent l'un l'autre presque complètement ?... Et, cependant, que de fois, dans de solennelles occasions, n'avons-nous pas juré qu'il en serait autrement ! Que de fois n'avons-nous pas dit que, s'il était aussi impossible aussi lâche, aussi impie pour les uns que pour les autres de renoncer à sa langue, d'abandonner ses droits, d'oublier ses traditions historiques, il fallait tâcher, cependant, de se comprendre, de se respecter et de s'aider mutuellement !... Et de cela qu'est-il résulté ?... Le lendemain de ces éloquentes protestations, de ces belles promesses, n'a-t-il pas ressemblé exactement à la veille ?...

Aussi, lorsque je vous ai entendu, M. le Président, exprimer l'espoir que cette célébration serait l'aurore d'une ère nouvelle, confiant dans vos généreuses paroles, et repoussant le scepticisme qui naît de l'expérience, je me suis dit : « Mieux vaut tard que jamais. Le jour est enfin venu ! »

Et quel nom, quelle mémoire étaient plus dignes que le nom et la mémoire de Shakespeare d'inspirer une telle pensée, de présider à son succès ?... C'est, en effet, le propre de sa gloire d'avoir été suffisamment original et personnel, dans l'immense variété de son répertoire, pour imprimer un cachet unique à toutes ses œuvres ; suffisamment national dans l'ubiquité de son théâtre, pour ne jamais cesser d'être anglais, et, cependant, suffisamment universel dans la grandeur de ses conceptions, pour être compris et réclamé aujourd'hui par l'humanité entière.

Sept villes de la Grèce se sont disputé la naissance d'Homère. On s'occupe moins aujourd'hui de la patrie d'un grand homme que de ses opinions et de ses croyances. Il semble qu'à mesure que les distances qui nous séparent dans l'espace se sont effacées, celles qui nous séparent dans le domaine de la pensée se soient augmentées. Ainsi, l'on ne s'est pas demandé s'il était bien vrai que Stratford-sur-Avon ait vu naître le chanteur de *Desdemona* et de *Judith* ; mais on s'est inquiété de savoir si la vieille foi de ses pères, ou si les croyances qui dominaient alors dans son pays, ont possédé cette grande intelligence. Il s'est même trouvé des écrivains qui n'ont voulu lui laisser ni l'une ni les autres. Protestants, catholiques et rationalistes voient dans ses œuvres tout ce qu'il faut pour le ranger dans leur camp ; tous, d'ailleurs, lui apportent, par là même, le plus grand hommage qu'il leur soit possible de rendre à son génie. Cet étrange spectacle n'est nulle part plus frappant qu'en France, à l'heure où je vous parle. Tandis que le protestant Guizot a publié une excellente traduction de ses œuvres, précédée d'une étude aussi savante qu'aucune de celles qui ont été écrites en Angleterre ; tandis que Victor Hugo a fait lui-même les commentaires qui accompagnent la traduction de son fils, et lance, dans ce moment, un volume en l'honneur du barde anglais, l'éminent et profond auteur de *l'Art Chrétien*, M. Rio, publie un ouvrage où il réclame pour le catholicisme sa personne et ses écrits.

On s'est souvent demandé quel était le secret de cette universalité. Pour moi, je ne suis tenté de le voir ni dans la couleur locale de chacune de ses pièces à laquelle il y a, souvent même, quelque chose à reprocher, ni dans la profondeur philosophique de ses pensées, ni dans la grande variété des situations qu'il a si habilement liées les unes aux autres, ni même tout à fait dans la réunion complète sur son théâtre de toutes les phases de la vie, de toutes les classes de la société, ni même uniquement dans l'étude savante des replis les plus intimes de la conscience humaine. Je le vois surtout dans le fait du génie qui se met à l'œuvre sans autre amour que celui de l'art ; dans le poète qui chante comme l'oiseau, presque sans relâche, parce qu'il ne peut et ne veut faire autre chose ; dans l'observateur enthousiaste de l'humanité, qui se pénètre lui-même de tout ce qu'il veut peindre ; dans la parfaite bonne foi du conteur qui croit tout ce qu'il conte ; dans la parfaite absorption de l'homme par l'artiste, de l'ouvrier par son œuvre. Et remarquez bien, Messieurs, que non-seulement dans les écrits de Shakespeare tout favorise cette opinion, mais que le fait même de l'ignorance ou de l'incertitude où l'on est sur une foule de choses qui le concernent, vient encore l'appuyer. Il ne s'est pas arrêté au milieu de son œuvre pour s'analyser, et faire lui-même son portrait pour la postérité ; il n'a jamais eu pouvoir dormir sur ses lauriers ; il a toujours poursuivi l'idéal d'un chef-d'œuvre nouveau à travers la nature et l'humanité : enfin, il est permis de le supposer, il n'a jamais